

Max Lobe

Loin de Douala



ZOE

LOIN DE DOUALA

DU MÊME AUTEUR
AUX EDITIONS ZOE

39 rue de Berne, 2013
Lauréat du Roman des Romands 2014
Prix de la Fondation Minkof
Zoé poche, 2017

La Trinité bantoue, 2014
Prix de l'académie romande 2015

Confidences, 2016
Prix Ahmadou Kourouma

MAX LOBE

LOIN DE DOUALA

ZOE

*L'auteur remercie la fondation UBS pour la culture,
la fondation Engelberts, la bourse culturelle de la ville de Genève et
la fondation Jan Michalski pour leur soutien à l'écriture de ce livre.*

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2018

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : El Moro, 2014. Série Diaspora © Omar Victor

Diop, Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris

ISBN 978-2-88927-528-1

ISBN EPUB: 978-2-88927-540-3

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-542-7

*Les Editions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

À ma mère Chandèze

I

C'est un soir de février 2014 et la grande saison sèche est bien installée. Même les mouches, essoufflées, n'ont plus la force de vrombir. Elles voltigent quelques secondes puis s'arrêtent.

Il est bientôt minuit à Bonamoussadi, quartier résidentiel au nord de la ville de Douala. Vers la boulangerie Bijou, à quelques blocs de notre maison, des bars ferment dans un bruit métallique de chaînes et de cadenas. Des souïards béguètent. Ils exigent une dernière bière: «Sinon on cas-casse tout ici-là!» Les tenancières à la voix fluette rigolent et les envoient pâître: «Allez, dégagez! Bande d'ivrognes!» L'écho de leurs rires retentit comme une stridente sirène de police. À une centaine de mètres, rue centrale, le très fréquenté bar Empereur Bokassa répand les hits cadencés de la saison. On entend, au loin, un concert de coassements et le miaulement des chats errants.

De mon côté, vissé à mon bureau, je prépare mes premiers examens universitaires. Les murs de la chambre sont couverts d'affiches de champions de football: les idoles de mon frère Roger. Je ne reconnais que la photo de notre équipe nationale et celle du célèbre Roger

Milla. Quelques trophées en aluminium, des médailles de pacotille et de nombreux maillots que mon frère ne prend pas la peine de ranger. Ses godasses empestent.

Notre lit à étage est face au bureau. Ce lit devient de plus en plus étroit pour nos corps qui grandissent. Roger dort sous le plafond. Ses entraînements clandestins l'ont épuisé. De temps en temps, distrait de mes devoirs, je pose un œil tendre sur son visage anguleux. Il ressemble beaucoup à papa. Ils ont le même front haut, les joues creuses et le menton fin. Il ronfle, je vois ses rêves de star du ballon rond choir dans la bave qui coule de sa bouche entrouverte. Je ressens de la compassion pour lui et regrette que papa et maman le forcent à continuer sur une voie qui n'est pas la sienne. Il est né pour le foot, lui. Le regard scintillant et sur un ton enjoué, il me dit souvent : « Tu verras, mon petit ! Je serai une grande star ! Mes transferts coûteront des millions. On m'appellera pour les publicités de chaussures. Adidas, frérot ! Adidas ! Je finirai par faire la une de *Paris Match*. Tu verras, mon petit ! Tu verras ! »

Soudain, la voix hystérique de maman dans la chambre d'à côté : « Claude ! Non Claude, tu ne peux pas me faire ça ! Non ! Lève-toi maintenant ! Lève-toi et marche, au nom puissant de Jésus ! »

Roger devant moi ouvre brusquement les yeux : « Tu as entendu ça ? »

Comme un seul homme, nous nous précipitons. Là, nous voyons papa étendu. Il respire très faiblement. Difficile même de savoir s'il sent encore ses membres. Il bouge à peine. Une partie de son visage est paralysée. Son œil gauche est beaucoup plus petit, fermé, et l'autre, globuleux. Sa bouche tordue ne s'ouvre plus qu'à droite.

Papa est méconnaissable.

Tout en murmurant une chaîne de prières, maman est en train de le masser avec de l'huile d'olive Puget. Eh Dieu! Pourquoi ne pas le conduire tout simplement à l'hôpital? Non, non. Maman croit en la toute-puissance de Jésus Cristo! En dépit de l'aversion de papa pour cette onction qu'elle fait chèrement bénir par le pasteur Njoh Solo de l'église du Vrai Évangile, voici qu'elle lui en verse de longues et de longues coulées sur les joues, les épaules, partout. Sur tout le corps. Elle essaye même de lui en faire boire. En vain. Tout ce qui entre dans sa bouche ressort presque immédiatement. Maman s'agite. Son Dieu l'aurait-il abandonnée? Impossible! Ce n'est pas dans Ses habitudes. Peut-être que le vieux n'arrive pas à avaler, se dit-elle, juste parce qu'il s'agit d'huile d'olive. Alors elle court remplir un verre d'eau. Cette eau que papa rapporte en quantité de la Société nationale des brasseries du Cameroun, la SNBC, où il travaille. Maman en fait bénir quelques litres par le pasteur. Persuadée que des sorcières en veulent à son mariage, elle dit que c'est pour chasser les esprits maléfiques. Or papa ne boit pas de cette eau non plus.

Aussi, Roger va chercher de la bière, s'approche de papa, relève légèrement son buste. L'œil globuleux de notre père pétille à la première goutte. On dirait qu'il sourit. Il ressemble à un enfant auquel sa mère apporte un sirop anti-toux au goût de mandarine ou de mangue. Cependant là encore, comme l'huile d'olive, comme l'eau, rien; ça ne marche pas. À peine entrée dans sa bouche, la mousseuse ressort. Reste plus que la Bible, dit maman: «Dieu tout-puissant, Toi qui donnes la vie, délivre mon mari de la mort au nom de Jésus!»

Mais plus elle invoque Yésu Cristo, plus papa se défigure.

Elle panique et se met à crier: «Eh Bon Dieu! Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter ça? Pourquoi frappes-tu ta pauvre servante comme ça?» Roger s'agenouille près de papa pendant que je calme notre mère. Cet instant ouvre un océan entre mon frère et moi.

Roger sort précipitamment en claquant la porte. Maman hurle: «Tu vas où comme ça, toi?»

Ce qui me semble une éternité plus tard, il réapparaît avec notre frère-ami Simon Moudjonguè. En me voyant toujours assis aux côtés de maman, Roger serre la mâchoire et fait signe à Simon d'approcher. Ce dernier me salue en hochant la tête. Sa salutation discrète est une interrogation: «Qu'est-ce qui se passe *encore* ici?» Roger saisit papa par l'épaule droite. Simon l'aide. Il a les yeux vifs de courage. Seules ses mains tremblent. Tous deux transportent papa dehors, vers le taxi qui attend.

Nous sommes tous en suspens. Est-ce que papa vit encore?

Maman continue de crier: «Où est-ce que tu emmènes mon mari, eh, Roger?» Elle ajoute aussitôt: «Ah, Simon! Simon, réponds-moi!»

Quelques silhouettes se pressent sous la faible lumière du lampadaire. Ce sont des voisines. Aussi curieuses qu'inquiètes. D'un pas bancal, deux sôulards se joignent à elles. Ils beuglent: «Hey vous là-bas! Vous... vous n'avez pas une petite Cas-Castel bien fraîche par ici?»

La poitrine de Roger se soulève, s'affaisse, se soulève

dans un rythme effréné. Il transpire, s'essuie le front. Une fois monté dans le taxi, il pose la tête de papa sur ses cuisses. Devant, Simon me lance: «À l'Hôpital Général!» Le véhicule, en s'éloignant, laisse derrière lui un grand nuage de poussière. Maman s'effondre. Les voisines viennent m'aider à la soutenir. Un des ivrognes toussote puis fredonne: «Tu bois, tu meurs! Tu ne bois pas, tu mourras!» Sa voix éraillée se mêle aux coassements et miaulements.

C'est comme ça que papa est mort.

II

Quelques mois auparavant, contre toute attente, mon frère avait passé son brevet. Il lui avait certes fallu quatre tentatives. Moi, j'avais réussi mon baccalauréat, à la même période, à dix-sept ans ; suivant la voie du succès ouverte par Simon qui, lui, étudiait déjà à l'université.

Pour fêter le brevet de Roger et mon bachot, nos parents avaient donné une grande réception où ils avaient convié famille et voisins. Notre frère-ami Simon était venu de Ngodi-Akwa (un autre quartier de la ville) nous prêter main-forte. Nous avons rangé dans la cuisine les caisses de bière que papa avait rapportées de la SNBC. Papa sautillait de joie comme un cabri : enfin, son fils avait passé son brevet !

Nous avons nettoyé de fond en comble le salon, disposé des chaises contre les murs, de manière à libérer un grand espace au centre de la pièce. Pour danser. Seul se distinguait le fauteuil de papa, reconnaissable tant par sa taille imposante que par le charme un peu désuet de ses ornements sculpturaux.

Notre chef de quartier, Pâ Bomono, et sa femme étaient aux premières loges. Pour rien au monde ils

n'auraient raté cette réception. Fallait les voir ! Ils portaient leurs plus beaux vêtements traditionnels. Lui, une chemise blanche sur laquelle il avait noué, au niveau des hanches, un pagne noir soyeux. Elle, une robe très ample, longue jusqu'aux chevilles et aux manches larges : le *kaba ngondo*. Lorsque papa leur avait fait une remarque bienveillante sur leur tenue, Pâ Bomono, béat, avait répondu : « Ah mon frère Moussima ! C'est pas tous les jours qu'on voit des bacheliers d'à peine dix-sept ans dans ce quartier, eh ! » Papa avait eu un sourire jaune tandis que maman complimentait Mâ Bomono sur son *kaba ngondo*. « Merci. Merci beaucoup, ma sœur. C'est pour le bac de notre fils Jean », avait répliqué Mâ Bomono, en découvrant ses dents du bonheur.

Tout le monde était là, même les femmes que ma mère qualifiait matin-midi-soir de sorcières jalouses de son mariage. Les plus jeunes d'entre elles, les *panthères*, étaient très peu vêtues. Mâ Bomono s'en était étonnée : « C'est quelle façon de s'habiller comme ça, eh ? On dirait que le tissu est fini au marché ! »

La tenancière du bar Empereur Bokassa avait momentanément fermé son commerce. Elle avait tiré dans son sillage quelques soûlards, avides de la moindre goutte d'alcool gratuite. Ils s'étaient installés à la véranda, près des copains de Roger. Ces derniers, d'un œil gourmand, regardaient le décolleté plongeant des *panthères*. Ils ne parlaient ni du brevet de leur pote, encore moins de mon bac, mais de leurs exploits et des prochains défis des Nyanga Guys de Bonamoussadi, leur équipe de foot.

La mère de Simon, Sita Bwanga, était arrivée un peu plus tard. Elle avait parké sa RAV-4 bleue devant notre portail en fer puis s'était mise à klaxonner comme on

le fait dans les cortèges de mariages. Eh Dieu! C'était comme si le Cameroun venait de gagner la Coupe d'Afrique des Nations. Avec d'autres femmes, maman était sortie l'accueillir. Fallait les voir danser, taper des mains et chanter: « *O wassé! O wassé!* On descend! On descend!» Sita Bwanga avait tiré quelques cartons de champagnes de sa voiture. Du Moët. « C'est pour fêter le bac de notre fils! » elle avait lancé pendant que les femmes continuaient de pousser des youyous comme on le fait lors des cérémonies de remise de dot.

Et maman de crier: « Mais, où est donc passé ce feignant de Roger? Qu'il vienne vite ici porter ces cartons! »

Mes parents avaient offert à manger: des beignets de banane, des bananes plantains frites, une délicieuse sauce de haricots rouges à l'huile de palme et quelques ailes de poulet rôties à la tomate. En portant une cuillerée de sauce à sa bouche, Pâ Bomono avait taché sa chemise blanche. « C'est ta gourmandise qui va te tuer un jour! », avait dit Mâ Bomono, le regard sévère. Il y avait eu un long éclat de rire dans l'assistance. Maman s'était adressée à Roger: « Tu ne vois pas qu'il faut une étoffe pour essuyer ça? » Je le sais, papa aurait voulu intervenir pour prendre la défense de Roger. Après tout, c'était *son* Roger à lui. Mais comment aurait-il pu? Maman l'aurait tué!

Papa avait sorti toutes nos réserves de bières. Simon, Roger et moi étions chargés du service. Nous faisons des va-et-vient à n'en plus finir entre la cuisine, le salon et la véranda. Notre appareil hi-fi déversait des vieux tubes de makossa: les préférés des parents. Quelques voisines de leur génération, elles aussi vêtues de *kaba ngondo*, s'étaient mises à se trémousser dans l'espace

vide au centre de la pièce. Elles donnaient l'impression de crâner: on peut pas danser le makossa sans crâner. À la véranda, en revanche, les *panthères* et les footeux s'étaient rapprochés dans un coller-coller trop suggestif. Heureusement qu'ils le faisaient loin des yeux des plus âgés, sinon Mâ Bomono les aurait sermonnés.

Les rires fusaient, tantôt stridents, tantôt graves. Des verres, des assiettes se renversaient, se brisaient. Avec Roger et Simon, nous nous précipitions pour nettoyer, ramasser les tessons, les restes de nourritures. À nos passages, les convives nous hélaiet en dépit du brouhaha: «Hey, mon ami! *C'est comment?* Ça fait un moment que j'attends ma bière! Ça vient ou pas, eh?»

Notre maison s'était transformée en bar géant.

Au salon, Sita Bwanga avait pris place à côté de maman. Elles s'étaient chuchoté des choses à l'oreille comme des adolescentes, puis avaient éclaté d'un rire gras en se tapant dans les mains. Tis! Tos! Malgré le bourdonnement ambiant, j'avais entendu Sita Bwanga confier à ma mère: «Ce sont nos fils Jean et Simon qui vont nous *mettre en haut* dans ce pays-ci.» Elles s'étaient esclaffées de nouveau.

Au mépris de son état d'ébriété avancé, papa avait dit à Roger: «Mon fils, mélange-moi ma... ma bière avec le vin de palme qu'a rapporté Pâ Bo-Bomono.» Il avait bu une bonne gorgée de cette mixture avant de roter. «Ah, mon fils! Du Moët à côté de ça, je te jure que c'est du... du pipi de chat!» Et les voilà, Pâ Bomono, Roger et lui en train de se tordre de rire. Qu'y avait-il de drôle?

Du revers de la main, papa s'était essuyé la bouche.

Puis soudain, il avait tapé dans les mains pour demander l'attention de l'assistance. Eh Dieu ! Que pouvait-il bien faire comme discours, tout soûl qu'il était ? Progressivement, le silence s'était installé. Papa s'était alors bruyamment raclé la gorge, avait bombé sa poitrine et formulé une tirade entrecoupée de hoquets et d'ovations : « Mes a-amis, merci beaucoup d'être venus com-comme ça en nombre pour fêter le bac de mon digne fils Jean Mous-sima Bobé. » Des applaudissements avaient étouffé ma surprise. Est-ce bien moi que papa qualifiait de *digne fils* ? « Vraiment, je vous dis mer-merci aussi pour Roger ! » Encore des applaudissements et un soupir de maman.

« Je suis trop con-content de mon fils Jean. Est-ce que vous voyez donc ce qu'une goutte de mon liquide peut pro-produire ? Un génie ! Un NEinstein ! Un Socrate ! Et même un Barack Obama ! » Des éclats de rire et des youyou à n'en plus finir.

Maman avait adressé à papa un regard moqueur et grincheux. Voulait-il lui ravir la vedette que j'étais, moi ? D'ailleurs, n'est-ce pas qu'elle avait raconté dans tout Bonamoussadi et bien au-delà que moi, son Chou-pinours, j'étais surdoué ? Sa grande intelligence, n'avait-elle pas dit qu'elle l'avait transmise à son Choupi ? En constatant que ma mère tirait un peu la gueule, sa sœur-amie Sita Bwanga lui avait tapoté la cuisse : « Hey ma sœur ! Faut pas te fâcher pour ça. Eh ? Tu sais, les hommes sont tous pareils : quand c'est bon, ils disent que c'est leur liquide-là qui a tout fabriqué, tout seul. Et quand c'est mauvais, c'est toujours de notre faute. Laisse-le taper sa bouche bèp-bèp-bèp comme il veut. Allez, buvons notre champagne ! »

Les invités, pourtant déjà ivres, décapsulaient encore et encore des bouteilles de bière. À la dent. Ils faisaient

Achévé d'imprimer
en mars deux mille dix-huit
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Nicolas Levet, Genève